|  |
| --- |
| **Texte Bergson sur le temps** |

Quand on s’interroge sur le temps, on a tendance à le penser de manière linéaire. Le temps comporte alors 3 éléments : le passé, le présent, l’avenir. Il s’écoule en allant l’avenir vers le passé. La conséquence de cette intuition commune à propos du temps est que le passé n’existe pas, ou, plus précisément, n’existe plus. C’est sur cette conception commune du temps et du passé que Bergson s’interroge ici, dans un extrait de *Matière et mémoire*. L’auteur nous invite à remettre en question notre conception habituelle du temps et du passé en se posant les questions suivantes : et si le passé était au contraire ce qu’il y a de plus concret, et s’il ne cessait jamais d’exister ? Il nous propose une nouvelle conception du temps, qui va contre nos intuitions, et contre les définitions philosophiques et scientifiques classiques. Le temps doit-il être pensé comme une série discontinue d’instants, ou au contraire comme un flux continu, qui conduit à considérer le passé comme la définition même du temps ? Pour répondre à cela, il s’interroge sur le temps, non plus à travers des définitions abstraites, mais à travers le vécu de la conscience : comment, concrètement, faisons-nous l’expérience du temps ? Le temps n’est-il pas, comme toute perception consciente du monde, mémoire ? Pour nous en convaincre, il procède en trois temps. Tout d’abord, des lignes 1 à 4 (jusqu’à « utile », il interroge de manière critique l’hypothèse commune d’une inexistence du passé. Ensuite, des lignes 4 à 12 (jusqu’à « immédiat), il montre que c’est plutôt le présent tel qu’il est défini habituellement qui n’a pas de sens, en se basant sur l’expérience de la conscience. Enfin, dans les dernières lignes, il illustre cela par un exemple, et en tire la conclusion selon laquelle toute perception est mémoire, et par conséquent, que le passé est ce qu’il y a de plus réel.

1. **L’auteur aborde tout d’abord, des lignes 1 à 4, un problème philosophique : celui de savoir si le passé a vraiment cessé d’être. Il soulève, en réponse à ce problème, l’hypothèse d’une existence du passé, qui traverse tout le texte.**

L’auteur évoque ici une hypothèse inhabituelle, celle de l’existence du passé. Le passé a-t-il vraiment cessé d’exister ? Ou n’a-t-il pas tout simplement « cessé d’être utile ? » Le texte sous-entend que le passé est communément considéré comme ayant cessé d’exister. Comme il le dit, le passé (..), « par hypothèse, a cessé d’être ». Et par conséquent il serait contradictoire d’affirmer, comme veut le faire B., que le passé existe : comme il le dit, on ne peut pas affirmer sans contradiction que le passé pourrait « par lui-même se conserver ».

Pourquoi le passé est-il communément considéré comme ayant cessé d’être ? Penchons-nous, pour comprendre cela, sur la représentation commune du temps. Comme nous l’avons dit au début de notre introduction, on a l’habitude de penser le temps de manière linéaire. Le temps serait constitué de différents instants qui s’écoulent en allant de l’avenir, vers le présent, puis le passé. Une fois « passés », les événements qui ont eu lieu ne peuvent alors par définition continuer à exister ! Par exemple si j’ai été au cinéma le lundi à 15h, ce moment a cessé d’être, je ne pourrai plus le revivre. On pourra retourner au cinéma d’autres fois, mais l’événement ne sera jamais exactement le même (place de parking, position dans la salle, film différent, etc.). Il n’y a que dans les films de science-fiction que l’on peut revivre le passé, et encore, le fait de retourner dans le passé implique très souvent, dans ces films, des changements radicaux : ce n’est plus le même passé ou la même chaîne d’événements qui se passe. Par exemple dans *Retour vers le futur*, le héros, en allant plusieurs fois dans le passé, finit par empêcher ses parents de se rencontrer, ce qui à terme peut avoir pour conséquence qu’il ne naîtra pas dans le futur ! Cette incapacité du passé à se conserver « par lui-même » est d’ailleurs au fondement de la seconde loi de la thermodynamique, et donc, une idée scientifique. Cette loi stipule que tout changement de la matière va vers une détérioration de son état antécédent. Par exemple l’eau, si elle devient glacée, ne pourra jamais revenir à son état antécédent, car l’ordre des molécules sera différent. Le temps est donc caractérisé par l’irréversibilité : ce qui est arrivé ne reviendra plus jamais. Le passé n’existe plus, c’est une évidence commune et scientifique.

Voilà pourquoi Bergson nous dit que si le passé se conserve, ce n’est donc pas « par lui-même » : Bergson pense sans doute ici à la conception habituelle du passé comme continuant à exister dans notre mémoire, dans nos souvenirs, dans nos récits. Je peux par exemple me souvenir de ma séance au cinéma, mais cela ne sera plus qu’une image, et je ne pourrai plus par définition revivre exactement les mêmes émotions. Nos souvenirs s’estompent d’ailleurs de plus en plus au cours de notre vie. Et nous transformons de plus en plus le passé à force de nous en souvenir : ainsi nous pouvons parfois idéaliser des événements passés, comme par exemple notre enfance. Le passé évoquera alors en nous de la nostalgie. Le fait que le passé ne soit conservé que dans notre mémoire, donc, dans notre esprit, implique aussi que nous puissions avoir des regrets : je ne peux défaire ce qui a été fait, je ne peux retourner dans le passé pour réparer mes erreurs (sauf dans les œuvres, encore une fois, de science-fiction). Les historiens peuvent quant à eux nous rappeler des événements du passé, mais pas nous y faire assister : ces événements seront remémorés et peut-être eux aussi déformés car racontés après-coup, à travers des témoignages, une autre époque, etc.

Si le passé peut éventuellement être considéré comme existant, c’est donc seulement dans notre esprit, mais pas « en lui-même ». Cela peut permettre de comprendre pourquoi Bergson nous dit que le passé est peut-être tout simplement, non pas à proprement parler, ce qui a cessé d’être, mais « ce qui a cessé d’être utile. » Le passé serait bien toujours là, mais comme l’esprit considère alors que certains événements ou connaissances ne nous sont pas utiles, il n’y aura pas accès. Nous pouvons croire que ce passé n’eXISTE plus, alors qu’il est tout simplement inaccessible car inutile. Par exemple si nous avons vécu dans un pays étranger dont la langue n’est pas notre langue maternelle, et que nous revenons vivre en France, nous oublierons progressivement les mots de la langue étrangère parfois les plus familiers, car ils ne nous sont pas utiles dans notre vie quotidienne. Mais cette langue est toujours en nous, et pourra être réactualisée si je repars dans ce pays ou si elle me devient utile dans mon métier.

**TR-** Une fois établi que le passé n’est peut-être pas si inexistant, car il serait tout simplement de l’ordre de l’inutile, Bergson va montrer que cela implique de repenser la définition du présent : et si le présent était moins réel que le passé ? Et si le passé était ce qu’il y a de plus concret ? Pour nous montrer cela il va s’appuyer sur une méthode qui va à l’encontre de la science : c’est le vécu de la conscience qui nous apprendra ce qu’est réellement le présent (et le temps en général)

1. **Ainsi Bergson, au début de ce second passage (qui va des lignes 4 à 11), approfondit sa réflexion sur notre représentation habituelle du temps.**

Nous avons vu que si on conçoit le temps en distinguant en lui 3 parties : le temps, le présent, l’avenir, la première conséquence est que le passé n’existe plus… ce qui, selon B., pose problème. Il va ici plus loin : n’est-ce pas le présent lui-même qui dans ce cas-là est condamné à ne pas exister ? Comme il le dit : « rien n’est moins que le moment présent, si vous entendez par là cette limite indivisible qui sépare le passé de l’avenir ». N’est-ce pas, comme il le dit dans la première phrase de ce passage, une définition arbitraire ? Arbitraire car non conforme, comme on le verra plus loin, à notre expérience du monde ? Cette définition viendrait d’une convention établie au cours de l’histoire des hommes, à travers nos intuitions quotidiennes, mais aussi la science. Le temps est en effet communément pensé, jusque dans la physique de Galilée, comme une série d’instants qui se succèdent de manière discontinue. Le présent est ce que l’on appelle un « instant » : c’est ce qui se passe à l’instant t quand en physique on explique ou quantifie le mouvement. Le temps est pensé comme quelque chose de quantitatif, comme une série de points ordonnés dans l’espace. Quand nous utilisons une horloge pour mesurer le temps, nous quantifions le temps par des secondes, des minutes, des heures. Chaque seconde, chaque instant, est bien délimité€ des autres.

Or, Bergson critique cette conception mathématique du temps. Si le temps est une suite d’instants, alors, comment peut-il vraiment exister ? En effet, comme il le dit « Lorsque nous pensons ce présent comme devant être, il n’est pas encore ; et quand nous le pensons comme existant, il est déjà passé. » Penchons-nous sur cette phrase : il insiste sur ses propos antérieurs, en montrant la contradiction de cette conception discontinue du temps. Par définition si le temps est une série d’instants, alors l’instant ne sera jamais présent. Peut-être veut-il dire que les instants étant une succession d’instants, à peine l’instant est-il arrivé qu’il est déjà « passé ». Par exemple, le temps qu’on veuille exprimer une idée par un mot, on l’a déjà dit, et ce ne sera déjà plus le moment présent. Ce que veut nous dire Bergson, c’est qu’il faut alors penser le présent d’une autre manière que dans l’instantané. Le temps est, comme il le dit au début du passage, « ce qui se fait », et, comme il le dit à la fin du passage, il est du « passé immédiat ». Le temps doit être pensé comme un flux continu, dont la caractéristique majeure est justement de « passer », de « s’écouler ». La conséquence de cela est que le présent reprend ses droits à exister, comme d’ailleurs le passé, car il ne faut plus les distinguer de manière trop tranchée.

Comment Bergson peut-il affirmer cela ? Car il invoque, contre la science, contre les tentatives abstraites de définitions du temps, les données de la conscience. Ainsi dit-il « Que si, au contraire, vous considérez le présent concret et réellement vécu par la conscience, on peut dire que ce présent consiste en grande partie dans le passé immédiat. » Recourir à la conscience, c’est recourir à notre vécu, à notre expérience concrète du monde. Pour savoir ce qu’est le temps, décrivons notre expérience du temps. Cela peut paraître étrange : en effet la conscience est quelque chose de subjectif ! C’est la manière dont chacun d’entre nous expérimente les choses. Par exemple je peux ressentir de manière douloureuse le passage du temps, quand je m’ennuie lors d’un cours : le temps me paraîtra interminable. Alors qu’un autre que moi qui sera passionné par ce qu’il apprend verra le cours passer trop vite. Ce n’est donc pas au premier bord, un moyen fiable pour saisir la nature du temps. Mais Bergson se rattache ici à Descartes et son cogito : la conscience est chez ce dernier la première des certitudes, sur laquelle on pourra fonder tout le reste du savoir. La conscience ne peut nous tromper sur notre existence, sur nos pensées : « je pense, donc je suis » nous disait Descartes ! Les données de la conscience sont donc une source fiable pour comprendre une donnée comme le temps, qui est un vécu fondamental dans la vie de tout être humain. Le fait de recourir à la conscience peut aussi se comprendre si on se réfère à Pascal. En effet, pour Pascal, le temps est une donnée tellement intuitive, tellement claire (ce serait la « nature » qui nous aiderait à se le représenter clairement), qu’il est inutile de chercher à le définir, au contraire, toute définition sera peut-être source de contradictions et obscurcira nos premières intuitions… Invoquer la conscience pour comprendre le temps, et donc le passé, et le présent, c’est donc supposer que la science et toute tentative de définition abstraite nous éloignera de la véritable nature du temps.

TR- Après avoir montré que le passé et le présent ne doivent pas être radicalement être distingués, au risque de ne plus pouvoir être considérés comme existants, Bergson illustre sa conception du temps par un exemple. Cela le mène à conclure que, si, comme le montre l’exemple, « toute perception est (..) mémoire », alors, le passé serait la définition même du temps.

1. **Ainsi, pour finir, Bergson, dans le début de ce dernier passage, nous donne un exemple concret de la manière dont est vécu le temps.**

Comme le dit B, il y a dans la moindre perception de la lumière, « des trillions de vibrations », « dont la première est séparée de la dernière par un intervalle énormément divisé ». La perception de la lumière et de n’importe quel événement suppose donc le passé immédiat, et ne se fait pas en un instant. Imaginez une perception la plus simple possible du monde qui nous entoure. Par exemple, je vais percevoir le ciel bleu. Qu’est-ce qui provoque cette perception ? Je peux percevoir le bleu à l’ibnstant t, mais est-elle vraiment instantanée ? Ne suppose-t-elle que le présent ? La lumière émet un très un grand nombre de vibrations, ou d’ondes. Il serait absurde de penser que cela se fait en un instan ou en une seconde : ça prend du temps !

Que veut nous dire ici Bergson ? Que la moindre perception n’est jamais instantanée, mais suppose un minimum de mémoire. Comme il le dit, « toute perception est déjà mémoire ». Pour comprendre cela, penchons-nous dans un premier temps sur l »tymologie du mot « percevoir » : percevoir, en latin, c’est percipere. Percipere signife prendre ensemble, rassembler. Percevoir ce n’est pas sentir de manière immédiate. Recevoir des informations sensibles ne nous permet pas de percevoir quelque chose : percevoir ce qui nous entoure c’est pouvoir relier entre elles les diféfrentes informations sensibles, en leur donnant du sens. Par exemple je ne perçois pas une onde, puis une onde, puis une autre, etc., mais je perçois de la couleur, un arc-en ciel,.. Etc. Comment en arrive-t-on là ? Grâce à nos expériences passées, à nos connaissances etc. Et, par conséquent, au passé, à MON passé !

L’exemple de B est un peu abstrait mais nous pouvons évoquer des exemples plus concrets, qui montrent que percevoir suppose de la mémoire, et qu’au bout du compte, nous ne percevons que le passé. La perception n’est jamais instantanée. Ainsi quand nous écoutons une mélodie, que se passe-t-il ? Que nous apprend la conscience sur cette expérience ? Et sur le temps ? Nous percevons un ensemble de notes qui ne sont jamais discontinues, toute note suppose la note précédente, et la suivante. Ecouter une chanson suppose donc un minimum de mémoire ! La perception d’une chanson montre que le passé est l’élément primordial du temps ! Par ailleurs, on peut aussi évoquer l’hypothèse freudienne de l’incosncient. Pour Freud, le moindre rapport aumonde que nous aurons en tant qu’daulte suppose une mémoire du passé, si inconsciente soit-elle.. En effet, selon léducation que j’aurais eue, j’aurai enfoui ou refoulé certains désirs dans mon inconscient, et c’est à travers eux que j’appréhendari le monde. Je serai par exemple introvertir ou extraverti. Le passé est selon Freud toujours présent en ous , et est c’est à travers lui que je perçois tout ce qui m’arrive.

B. finit donc son texte par une affirmation : « nous ne percevons, partiquement que le passé, le présent pur étant l’insaisisbale progr\_s du passé rongeant l’avenir ». Le passé est le fondement même de notre vie quotidienne, et donc, du temps. Quand nous croyons que présent est ce qu’il y a de plus concret, nous le confondons avec une définition très abstraite : comme étant un instant pur, comme un degré zéro de notre expérience. Or rien de tel n’existe. Le temps est un progrès incessant du passé vers le futur. Il imprègne et va jusqu’à ronger tout ce qui arrivera ensuite.

**Conclusion-**

En guise de conclusion, nous dirons que Bergson nous a permis de réfléchir sur la nature du temps, et plus précisément, du passé et du présent. Il a d’abord insisté sur la remise en question possible de l’inexistence du passé. Il a ensuite montré que le présent tel qu’on le pense couramment, cad comme un instant, n’existe pas, et ce, en se basant sur l’expérience de notre conscience. Il a enfin insisté, à travers un exemple qui nous montre l’importance de la mémoire dans toute perception, sur l’importance du passé : le passé est ce qu’il y a de plus concret, et est constitutif du temps. Le temps n’est pas quelque chose de figé mais quelque chose qui est toujours en devenir, en progrès, et cela signifie que le passé se conserve.

Ce texte nous a permis de remettre en question nos évidences sur le temps, qui sont parfois véhiculées par la science. Il a l’intérêt de nous montrer à quel point le passé est important dans notre existence, comme Freud nous l’a montré avec son hypothèse de l’inconscient. Cependant, nous pouvons nous interroger sur la pertinence d’évoquer les données de la conscience pour étudier une constante de notre univers : la conscience n’est-elle pas trop subjective ?